



Guillermit Augustin : Né le 29-07-1883 à Lambézellec ; 1906, prêtre ; 1908, surveillant au collège Stanislas, Paris ; 1911, professeur au collège de Lesneven ; 1923, directeur du collège Saint-Louis de Brest ; 1927, chanoine honoraire ; 1933, titre de supérieur ; décédé le 11-03-1950.

Infirmier en 1914. Médaille des épidémies (Argent) pour le zèle et le dévouement dont il a fait preuve dans les soins donnés aux malades et blessés dans les hôpitaux maritimes de Brest pendant la guerre (Escard, Paul, *Livre d'or des maîtres de l'enseignement libre catholique*, Paris, Société générale d'éducation et d'enseignement, 1922)



Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1950 p. 336-339, 349-353.

M. le chanoine Augustin Guillermit, Supérieur du Collège St-Louis. M. le chanoine Augustin Guillermit, supérieur du collège Saint-Louis de Brest, membre permanent du Comité supérieur de l'Alliance des maisons d'éducation chrétienne, est mort le 10 mars, après une courte et douloureuse maladie qui n'a été qu'une lente agonie. Il est mort sans avoir atteint « la terre promise », ce collège d'où l'on découvrira de vastes perspectives sur la rade de Brest, les falaises de Plougastel et les hauteurs du Ménez-Hom, et dont les premières constructions sortaient de terre au moment où disparaissait celui qui l'a conçu et préparé. Il était né le 20 juillet 1883, à Lambézellec, d'une famille qui était au service de l'église paroissiale, son père étant sacristain. En 1894, il entra au collège de Lesneven, en même temps que son frère Alcide, plus âgé d'un an ; et, le plus jeune de son cours, il eut facilement la tête jusqu'au baccalauréat. Mais tandis que son aîné, renonçant à la seconde partie de cet examen, se décidait immédiatement pour le Grand Séminaire, il voulut achever ses études secondaires avant de prendre la même décision, en octobre 1901. Au Grand Séminaire qui comptait alors peu de bacheliers, il ne tarda pas à faire apprécier ses qualités intellectuelles de ses professeurs et de ses condisciples. Il n'était pas d'une docilité passive, uniquement attentif à reproduire, mot pour mot, le cours du maître : son intelligence, ouverte et précise, lui dictait parfois une critique judicieuse, même sévère, de théories ou systèmes qui lui paraissaient d'une logique excessive ou d'une spéculation trop subtile. Ses interventions au « cours d'œuvres » d'études sociales, dans le libre échange des considérations et des vues que les séminaristes se communiquaient sur des sujets divers, se faisaient aussi remarquer soit par la justesse de ses réflexions soit par l'aisance d'une élocution qui annonçait déjà une réelle maîtrise de la parole.

S'il n'avait pas le don de séduction d'un Guillaume Querné - dont le souvenir, après plus de trente ans, reste encore en bien des mémoires - ou l'abord affable d'un Joseph Tanguy, il gagnait en faveur de cette franchise et de cette netteté. D'ailleurs, il lui importait surtout d'avoir des amis avec qui il pût vérifier et réaliser la formule cicéronienne : « idem velle, idem nolle ». Il en a trouvé dès la

première année du Séminaire, et telle de ces intimités, contractée dans l'élan joyeux de l'adolescence, au lieu de se relâcher avec le temps, s'est éprouvée et fortifiée sur une longue durée de près de cinquante ans.



Il était destiné, par la volonté de l'autorité diocésaine, aux études supérieures de lettres qu'il devait faire à l'école des Carmes à Paris. Mais, remettant lui-même ce projet à une date ultérieure, il obtint la permission d'avancer d'un an la sortie du Séminaire de Quimper pour passer trois années au Séminaire français de Santa-Chiara à Rome où il fut le condisciple de Joseph Tanguy et de Guillaume

Querné. Il eut, au collège romain, l'enseignement d'un théologien de renom, le R. P. Billot ; il en reçut la forte empreinte, sans s'y passionner toutefois : il avait, en effet, peu de goût pour les constructions spéculatives, et les études d'exégèse ou de théologie positive lui auraient mieux convenu, mais on était alors en pleine crise de modernisme et la formation dogmatique prenait le pas sur toute autre discipline. Il prépara donc consciencieusement le diplôme de doctorat en théologie qu'il obtint à la fin de son séjour à Rome. Mais ce séjour dans une ville et un pays riches de tant de souvenirs et de trésors accumulés par la religion, l'histoire et l'art, fut pour lui l'occasion d'un approfondissement et d'un élargissement de sa culture personnelle, et ce n'est pas le moindre bénéfice qu'il en emporta.

Il fut, un moment, question de le retenir à Rome pour le faire entrer dans un service de presse rattaché au journal « La Croix ». Mais, entretemps, son frère était mort, sans qu'il pût, de si loin, assister aux obsèques ; et désormais il allait assumer la charge de soutien à l'égard de sa mère, de guide et conseiller à l'égard de ses frères et sœurs plus jeunes. Il ne rentra cependant pas directement dans le diocèse ; mais, en octobre 1908, il fut nommé surveillant au collège Stanislas de Paris. Il devait y rester trois nouvelles années au cours desquelles il put étudier de près, en y jouant un rôle modeste mais utile, la remarquable organisation, tant pour l'enseignement que pour la discipline, qui a fait la réputation de cette maison.

Il y prépara sa licence ès-lettres en suivant les cours de rhétorique supérieure organisés par l'abbé Calvet avec une compétence qui faisait déjà de lui à cette époque un des maîtres les plus estimés du haut enseignement libre. La licence acquise, ce furent des recherches, dirigées par le même abbé Calvet et par le professeur Rebelliau, de la Sorbonne, en vue du diplôme d'études supérieures de lettres. Dans l'essai qu'il présenta sur « les lettres de direction de Bossuet »,

M. Calvet voyait l'amorce d'un travail plus important qui pouvait mener l'étudiant jusqu'au doctorat ès-lettres ; mais c'est là une entreprise que, en bien des cas, les occupations de la vie quotidienne d'un professeur ou d'un supérieur ne permettent pas de conduire à bonne fin.

Ce fut son cas : il fut rappelé dans le diocèse en 1911 et nommé professeur de sixième au collège municipal de Lesneven ; et ce n'est pas avec des classes surchargées qu'il put poursuivre ses études personnelles.

La mobilisation de 1914 le versa au service auxiliaire, et des démarches faites par le chanoine Roull, curé-archiprêtre de Saint-Louis, le firent affecter, à titre d'aumônier-adjoint, à l'Hôpital maritime de Brest ; il assurait en même temps, avec Joseph Tanguy mobilisé dans des conditions analogues, le service du vicariat à l'église Saint-Louis: il s'initiait ainsi au ministère paroissial et y prenait une habitude de la chaire dont il devait tirer profit plus tard, car s'il n'eut jamais de prétention à l'éloquence, il acquit une étonnante facilité d'improvisation qui lui permit en toutes circonstances, qu'il s'agisse de toasts d'allocutions, ou même de sermons et de conférences, de s'adapter aux auditoires les plus divers et de dire ce qu'il fallait dire et de la façon dont il convenait de le dire ce qu'il fallait dire et de la façon dont il convenait de le dire. La démobilisation le rendit au collège de Lesneven, non pas immédiatement car, au chevet des malades, il avait contracté une maladie qui nécessita une assez longue convalescence. Il retrouva d'abord sa classe de sixième, mais pour peu de temps, car à la suite de promotions dans le personnel des professeurs, il se vit confier l'enseignement de l'histoire et de la géographie dans les classes d'examens. Il put alors se ménager quelques loisirs qu'il employa à des recherches et travaux : tel l'élégant opuscule sur « Notre-Dame du Folgoët » qui, sans avoir la valeur historique de la monographie du chanoine Kerbiriou, est une sorte de guide où les pèlerins peuvent trouver un aliment à leur curiosité et à leur piété. Il fut, dans le même temps, sollicité de collaborer aux éditions que la maison « L'Ecole » publiait à l'intention des établissements

primaires et secondaires de l'enseignement libre, et, de ce travail, fait avec le concours d'autres professeurs et poursuivi dans la suite, sortirent des manuels d'histoire qui sont toujours en usage.

Mais, en 1923, la confiance de son évêque l'appelait à la direction du collège Saint-Louis de Brest. Il accepta volontiers cette mission qui allait lui permettre de donner la mesure de ses qualités de chef. Il avait, en effet, le goût de l'autorité, il en avait le sens et l'on pouvait s'en convaincre à la vue de ce visage, qui, malgré un léger empâtement, exprimait l'énergie par l'acuité d'un regard pénétrant, le contour bien marqué des lignes s'achevant sur le dessin d'un menton volontaire. On s'en convainquait surtout en entendant cette parole qui traduisait, de façon claire et précise, une pensée rapidement conçue, rapidement accordée à des situations ou à des problèmes plus ou moins urgents.

Dès le début, il manifesta son désir et sa décision de diriger son collège en toute connaissance de cause et en toute responsabilité. Il prenait en mains une maison qui, depuis la date de sa fondation en 1901, avait passé par bien des crises, avec un personnel qui comptait sans doute des hommes — prêtres ou civils — d'une réelle valeur, mais d'autres aussi qu'y avait placés un recrutement de fortune ; une maison qui devait son origine et son existence au prêtre très distingué qu'était

M. Roull, mais qui restait trop étroitement sous sa dépendance. Le nouveau supérieur décida sans tarder de réagir à un état de choses qui lui paraissait faire obstacle aux développements et progrès qu'il avait déjà en vue.

Il commença par mettre les choses au point dans ses rapports avec le curé de la paroisse. « Jamais le collège, dit M. le chanoine Moënner (cf. discours prononcé à l'église Saint-Michel de Brest pour le jubilé du supériorat de M. Guillermit, le 3 juin 1948), n'aurait acquis le développement qu'il était destiné à prendre, s'il n'avait maintenu les traditions du régime initial. M. Guillermit négocia avec le fondateur et fit des propositions qu'agréa le vénérable et apostolique curé. Désormais, les caisses sont nettement séparées, et le collège aura son budget et ses ressources propres. »

La préoccupation du personnel eut tous les soins du nouveau supérieur. On répétait volontiers dans le diocèse que « Saint-Louis n'était pas un collège de plein exercice », sans savoir très exactement ce que signifiait cette expression, car enfin le collège préparait, comme les autres, au baccalauréat et avait obtenu des résultats en somme satisfaisants. Mais M. Guillermit entendait que sa maison fût sur le même pied que les autres établissements secondaires du diocèse, et s'il ne fallait, pour cela, que des cours de latin, il était tout disposé à y donner la formation classique. Il réclama un nombre suffisant de professeurs ecclésiastiques et il se mit en peine pour les obtenir. Des démarches multiples, instantes, furent nécessaires et ce n'est qu'année par année que l'autorité diocésaine, cédant à ses demandes, lui accorda un à un des prêtres dont il fit ses intimes collaborateurs pour l'éducation religieuse au moins autant que pour l'instruction de ses élèves.

Aux élèves comme aux maîtres, il voulut, dès le début, donner l'assurance que ce collège était une « amitié » où la discipline serait exercée avec la fermeté nécessaire mais aussi avec une intelligente souplesse. Sans employer les mots d' « auto-discipline » ou autres semblables qui caractérisent, heureusement d'ailleurs, certaines méthodes actuelles, il voulait montrer aux élèves qu'il leur faisait confiance, attendant qu'ils en fussent dignes. Très familier avec eux — il les tutoyait volontiers — il s'intéressait personnellement à leurs efforts, à leurs difficultés, à leurs travaux, à leurs ambitions, à leur avenir, car il ne considérait pas que sa tâche était terminée lorsqu'il les avait rendus à leurs familles, même pourvus de leur diplôme de bachelier, et il lui arriva plus d'une fois d'orienter certains d'entre eux dont il connaissait ou devinait les aptitudes ou les dons, vers des carrières que leur modestie ne leur permettait pas d'envisager ou de brigner. Il avait le souci de susciter des vocations ecclésiastiques, et des prêtres éminents, sortis du collège Saint-Louis, savent ce qu'ils doivent au

supérieur qui, sans aucune pression, dans le respect de leurs jeunes consciences, les a guidés vers le service du diocèse et de l'Eglise.

Ce n'est pas là le moindre aspect de son inlassable activité, bien que le plus apparent, on oserait dire le plus spectaculaire, en soit dans les initiatives et ses hardiesses de constructeur. Cette activité a trouvé le moyen — par quels prodiges d'ingéniosité ! — de se déployer sur un terrain bordé par quatre rues qui l'enverraient dans un étroit quadrilatère et dont tout un côté était occupé par des maisons d'habitation. Le bâtiment qui longe la rue de l'Harteloire est exhaussé : le rez-de-chaussée est affecté aux bureaux, aux parloirs et à un petit réfectoire ; le premier étage à un grand réfectoire et le second à des dortoirs ; le bâtiment central s'accroît d'une aile pour les salles de classe et les chambres du supérieur et des professeurs. En 1930, l'Administration diocésaine ayant décidé la création d'une école professionnelle à l'intention des futurs ouvriers et techniciens que l'Arsenal de Brest emploie en si grand nombre, le supérieur s'offre de répondre à ce nouveau besoin et bientôt, sur la rue Lannouron s'élève un bâtiment aux salles spacieuses avec un outillage adapté à l'enseignement que donnent des ingénieurs de travaux recrutés à l'Arsenal, sous la direction particulière d'un prêtre compétent, mais sous la haute direction du supérieur, (voir Semaine religieuse du 2 juin).

Entre temps, il poursuivait la construction de la chapelle commencée depuis 1925. Ce fut sa grande pensée et le dessein qui lui tenait profondément au cœur. Il ne voulait pas d'une salle banale, quelque grande fut-elle ; il entendait avoir un véritable édifice religieux qui fut l'âme de la maison et qui restât toujours dans le souvenir des élèves qui y auraient prié. Il la dédia à Sainte Thérèse, comme son frère plaçait sous le même vocable sa paroisse de Quimper. Il n'en reste pas une pierre, mais tous ceux qui ont admiré cette œuvre d'art conçue selon les plans du supérieur et exécutée sous ses yeux, se rappellent la lumineuse chapelle d'un style très pur qui s'enlevait d'un jet hardi jusqu'à la voûte aux harmonieuses proportions. Le regard était attiré, dès l'entrée, par un marbre de Carrare d'une éclatante blancheur ; la petite sœur qui laisse tomber ses roses en feuilles de grâces ; l'autel, de granit et de marbre, abritait sous sa table le martyr Tarcisius ; et le sanctuaire, entouré de stalles, élargi à la mesure des cérémonies qui pouvaient s'y dérouler facilement, s'élevait de plusieurs marches au-dessus du pavé de mosaïque où les bancs de chêne des élèves se succédaient jusqu'à la porte d'entrée. Au-dessus de cette entrée, une tribune portait un orgue d'une dizaine de jeux qui furent complétés dans la suite par l'organier Koenig, et recevait une nombreuse chorale qu'un maître distingué formait à l'exécution délicate des chants liturgiques ou polyphoniques. Sur les murs, les stations du Chemin de la Croix, en marbre blanc et d'une composition originale et suggestive. Enfin, au-dessus d'une porte latérale donnant accès à la sacristie, une statue de marbre blanc représentant la Vierge et l'Enfant, due au ciseau de l'abbé Gaudiche. Pour être achevé, cet ensemble déjà si plaisant aux yeux et au cœur, exigeait encore une série de vitraux dont les maquettes étaient déjà dessinées : il n'y en avait que deux, de part et d'autre du sanctuaire, représentant Saint Joseph, patron de l'école primaire, et Saint Louis, patron de l'école secondaire : d'une polychromie riche et chaude où jouaient les tons pourpre et bleu de roi, et qui versaient dans la chapelle une lumière vive et nuancée à la fois. Souhaitons, si les circonstances s'y prêtent, que ce pur joyau architectural soit reproduit un jour dans le nouveau collège, comme la chapelle de l'ancien Grand Séminaire de Bour-lès-Bourgs se retrouve dans l'actuel Séminaire de Kerfeunteun-Quimper.

Dès 1938, le collège Saint-Louis en était à un millier d'élèves et ses succès ne se comptaient plus, ayant donné des sujets d'élite au Sacerdoce, à l'université, à l'Armée, à la Marine, à la Médecine, à l'Industrie et au Commerce, à tous les services administratifs. Et le supérieur rêvait d'un avenir plus brillant encore lorsque survint la guerre.

De même qu'en 1914, la maison fut réquisitionnée en partie comme hôpital auxiliaire, mais la bonne entente qui régna dès l'abord entre le supérieur et les autorités militaires lui facilita la marche du collège rendue pénible par le départ de plusieurs professeurs. Il trouva heureusement de précieux concours, et la première année de guerre se passa dans les conditions à peu près normales jusqu'à, l'occupation. Mais les événements tragiques qui en marquèrent le début à Brest nécessitèrent la rentrée des élèves dans leurs familles avant la fin de l'année scolaire.

Le collège fut naturellement réquisitionné par l'ennemi dont l'attitude, en général correcte, permit au supérieur de faire sa rentrée en octobre et de loger professeurs et élèves dans les locaux laissés à sa disposition. On pouvait cependant prévoir que cet état de choses ne durerait pas indéfiniment, car Brest, son port, son arsenal étaient des objectifs indiqués pour le bombardement de la R.A.F. Le secteur de l'Harteloire fut épargné assez longtemps, et lorsque les alertes de jour et de nuit, suivies souvent de la chute prochaine des bombes, troublaient la quiétude des élèves, le supérieur parcourait classes, études et dortoirs pour leur communiquer la confiance dont il était lui-même assuré.

Il vint cependant un moment où la situation fut intenable ; les familles des externes quittaient Brest, celles des internes ne pouvaient les laisser plus longtemps exposés à un danger sans cesse renouvelé. Le supérieur dut donc prendre une décision, mais jamais il n'eut l'idée de fermer le collège. Il s'enquit de divers domaines qu'il aurait pu louer pour un temps, et son choix s'arrêta sur une grande école primaire que les Frères avaient tenue jadis à Scaër — et qu'ils ont reprise depuis la Libération. Ce n'était pas — il s'en fallait de beaucoup — l'équivalent du beau collège ; mais cette école avait été organisée en pensionnat, et il n'y avait rien de mieux dans tout le diocèse.

Le déménagement — partiel, il est vrai, car on dut laisser bien des meubles et, en particulier, presque tout l'appareil technique de l'école professionnelle — s'exécuta au mois d'août 1941, et un aménagement se fit tant bien que mal aux mois de septembre et d'octobre. Les professeurs logeaient chez l'habitant, une salle de bal fut transformée en dortoir, les classes, qui servaient de salles d'études, et les réfectoires étaient dans l'école même ; il n'y eut pas de chapelle, l'église paroissiale en tint lieu. La confiance des parents, surtout des parents brestois, répondit à l'appel du supérieur, et les cours reprirent au milieu d'octobre.

L'exil dura quatre ans. En août 1944, on crut en voir la fin ; mais c'était la bataille de Brest, menée de sorte qu'on pouvait craindre la destruction totale de la ville. Dans les premiers jours de septembre, des renseignements parvenus à Scaër laissaient espérer que le collège était épargné. Mais le 10, un parti d'Allemands descendant du Bouguen d'où ils avaient été débusqués par l'aviation américaine, remontaient sur l'Harteloire ; leur présence ayant été signalée, un bombardement intense atteignit le quartier et, en quelques heures, il ne resta de Saint-Louis qu'un amas de ruines. Le supérieur l'apprit sans tarder, et comme un ami lui disait : « Un autre reprendra l'œuvre en mains », il répondit : « Je recommencerai ».

Il ne put quitter Scaër de sitôt. Il y connut l'amertume de tracasseries imméritées et de vexations de toutes sortes. Sous le couvert de la Libération, son collège fut de nouveau occupé, et on ne lui permit de reprendre les classes qu'en décembre 1944 : encore ne put-il recevoir à ce moment que les élèves des classes d'examens ; les autres rentrèrent ensuite peu à peu, en sorte que, vers le milieu de l'année scolaire, le collège retrouva plus ou moins son cours normal.

Ce n'est qu'en octobre 1945 que le supérieur obtint l'autorisation de retourner à Brest. Sur les ruines, il s'empessa de faire construire des baraques où professeurs et élèves partageaient une vie pénible, puisque les professeurs n'avaient pas de chambres et devaient coucher en dortoir. Bientôt cependant, il eut deux bâtiments de pierres : l'un, sans étage avec la cuisine, le réfectoire, les

bureaux de l'économe et du préfet de discipline, une petite pièce de réception ; l'autre, avec étage dont le rez-de-chaussée était occupé par l'unique dortoir, et l'étage par d'étroites cellules, mal défendues contre le vent et la pluie, qui tenaient lieu de chambres au supérieur et aux professeurs ; par ailleurs, sur un terrain à peine nivelé, s'élevaient des baraques pour la chapelle, les salles de classes, la lingerie et le parloir. Tout cela dominé par les pans de murs, vestiges de la chapelle et de sa tour éventrée, et par de nouveaux immeubles de rapport construits sur des chaussées surélevées qui, on temps de pluie, déversent leurs eaux et leur boue dans les cours du collège.

C'est dans ce cadre misérable que le supérieur reprit son œuvre. Il n'a pas dépendu de lui que le nouveau collège ne fût maintenant achevé, ou, tout au moins, que les travaux n'en fussent déjà avancés. Combien de fois n'a-t-il pas déploré les retards ou les difficultés qui surgissaient au moment où son architecte et son entrepreneur venaient de lui assurer que l'on était à pied d'œuvre ! Ce souci assombrissait ses dernières années, et aussi celui de sa santé qui depuis l'été de 1944, était ébranlée. Une forte crise, survenue à la fin de l'année 1947, fut conjurée par les soins de son médecin qui veillait sur lui avec un admirable dévouement ; mais il en resta une oppression dont il ne se délivra jamais et qui s'aggravait au moindre rhume.

Son activité en était ralentie. Il ne renonça pas dès l'abord à ces tournées de propagande qui, autrefois, avaient si bien contribué au recrutement des élèves ; il entreprit même, avec des professeurs, de nouvelles tournées de prédications dominicales pour intéresser les paroisses du diocèse à la reconstruction du collège. Mais, au cours d'un de ces voyages, il eut un accident qui aurait pu avoir de graves conséquences pour lui-même et pour ses compagnons. On ne le voyait plus aussi souvent au volant de sa voiture et il le laissait volontiers à un conducteur plus jeune, ce que ses habituels compagnons de route ne lui avaient jamais vu faire. Aussi n'était-il plus question de ces longues randonnées auxquelles il se plaisait tant autrefois avec ses amis et qui les menèrent sur « les belles routes de France » et jusqu'à l'étranger !

L'âge était venu, exigeant une vie plus sédentaire et, sauf quelques sorties chez des confrères où il recevait toujours un accueil empressé, et aussi son voyage annuel dans les villes où se tenaient les congrès de l'Alliance des maisons d'éducation chrétienne et où l'appelaient ses fonctions de membre du comité directeur, il ne quittait guère Brest que pour aller voir sa mère à Lambézellec. Il avait pour elle une tendresse d'enfant qui se traduisait par des attentions et des prévenances d'une exquise délicatesse, se refusant presque à admettre l'affaiblissement des facultés qu'amenait chez elle une vieillesse avancée : elle ne lui a survécu que deux mois et, dans les lueurs fugitives qui éclairaient sa conscience, elle le réclamait près d'elle pour oublier aussitôt qu'il n'était plus. Il eut d'ailleurs toujours pour ses frères et sœurs, pour ses neveux et nièces une bonté sans limites qui était l'expression de son cœur généreux.

Ses amis les plus intimes ont fait la longue expérience de cette générosité et il leur reste le précieux souvenir de tant de rencontres où se révélaient sa sensibilité contenue, sa culture, sa distinction, la noblesse de ses sentiments, de tant de réceptions auxquelles la cordialité et la grâce de son accueil conféraient un charme unique. Mais bien d'autres aussi confrères – confrères ou laïcs - ont connu cet accueil, car sa table était toujours largement ouverte à tous ceux qui avaient appartenu au collège ou qui s'y intéressaient.

Aussi quand il célébra, le 3 juin 1948, le vingt-cinquième anniversaire de son supérieurat, ce fut une foule qui se pressa à ses côtés. Sous la présidence de Monseigneur l'Evêque de Quimper, en présence de Monseigneur Cogneau, de deux vicaires généraux et d'un nombreux clergé, il chanta la messe de son jubilé à l'église Saint-Michel ; en chaire, M. le chanoine Moënner, directeur de

l'enseignement diocésain, célébra dans un discours de haute tenue, l'œuvre remarquable que le Supérieur avait réalisée ; dans la nef, les bas-côtés et le déambulatoire, les autorités civiles et militaires, la famille, les élèves du collège, leurs parents, d'innombrables amis, témoignaient, par leur présence et leur recueillement, l'estime et l'affection où ils tenaient celui qui apparut alors comme une éminente personnalité brestoise. Au banquet qui suivit la cérémonie religieuse et qui réunit une centaine d'invités, des toasts furent prononcés qui redirent, en termes enjoués ou émus, cette estime et cette affection. Sur ces ruines d'un passé qui avait été si riche de réalisation, on appelait un avenir plus riche encore de promesses, et tous faisaient confiance au vieux Supérieur pour le réaliser.

Il ne l'aura donc pas réalisé et, humainement parlant, ceux qui l'aimaient et l'admiraient restent déconcertés devant un destin en apparence inachevé. En apparence seulement, car il a été le « bon serviteur » dont parle l'Evangile et, dans sa piété, sans ostentation mais profonde et que connaissaient bien ceux qui l'ont approché de très près, il avouait volontiers qu'il était un « serviteur inutile ».

En février dernier, lors d'une des réunions du Comité de reconstruction dont il était un des promoteurs, il prit encore sa place de vice-président près de M. le Maire de Brest. L'altération de ses traits, ravagés par le mal qui le minait, frappa péniblement les assistants. Quelques jours après, au début de mars, il éprouva une immense lassitude : il comprit la gravité de son état et, à un ami très cher, il confia qu'il se sentait perdu. Il lutta cependant contre la crise, mais les soins qui lui furent prodigués ne réussirent pas, cette fois, à la conjurer, et c'est dans la nuit du 10 au 11 mars qu'il rendit son âme à Dieu.

*Semaine religieuse de Quimper et Léon, 2/06/1950 p. 336 et 9/06/1950 p.349.*